

8. LE CONCEPT DE « FONCTIONNALITÉ ET LOYAUTÉ »

Lors de notre formation à l'École de traduction et d'interprétation de l'Université de Heidelberg pendant les années 60, la traductologie telle que nous la connaissons aujourd'hui n'était pas encore née. La formation consistait principalement en un processus d'observation des traducteurs expérimentés pour chercher à découvrir, par un apprentissage basé sur l'expérience, ce qui différenciait une « bonne » d'une « mauvaise » traduction. Comme on peut le voir dans les premières publications sur la méthodologie de la traduction parues à cette époque (p. ex. Reiss 1971), l'équivalence était, de manière implicite, supposée être le principe directeur du processus de traduction, même si certains formateurs, ou certaines situations, semblaient exiger des références différentes. Quoi qu'il en soit, c'était généralement le texte source ou certaines de ses caractéristiques qui étaient tenus pour base de tout changement de stratégie (on n'avait pas inventé la notion de typologies des textes). C'était également le texte source qui exigeait la fidélité, même eu égard à la ponctuation dans certaines traductions littéraires ou juridiques ; ce même texte source exigeait aussi l'adaptation de certains exemples ou de certaines notions de nature culturelle aux conventions ou aux attentes de la culture cible, dans le cas d'autres traductions, comme celles des articles de presse.

La théorie du *skopos* arriva donc à point nommé. Non seulement cette théorie prenait en compte les différentes stratégies possibles selon les situations traductionnelles, dans lesquelles le texte source ne faisait plus figure d'unique facteur à envisager, mais elle apparaissait, en outre, au moment d'un changement de paradigme dans plusieurs disciplines, parmi lesquelles la linguistique, qui commençait à mettre davantage l'accent sur la communication en tant qu'événement social lié à une culture donnée, ainsi que sur les acteurs impliqués, sur les conditions spatio-temporelles de la communication et sur les intentions et les finalités communicationnelles. La théorie du *skopos* semblait offrir précisément le modèle traductionnel nécessaire dans de telles circonstances. Elle était :

* *pragmatique*, tenant ainsi compte des conditions situationnelles de l'interaction communicationnelle et de ce fait, prenant également en compte les besoins et les attentes des destinataires ou des récepteurs potentiels du texte cible, faisant du récepteur la référence par excellence pour les décisions traductionnelles,

* *orientée vers la situation culturelle*, prenant en compte les formes culturelles propres au comportement verbal et non-verbal dans la traduction,

* *systématique*, capable d'établir un cadre théorique et méthodologique cohérent, pouvant servir de base à une justification intersubjective des décisions du traducteur dans toutes sortes de tâches de traduction et permettant ainsi le recours à toute procédure traductionnelle susceptible de produire un texte cible fonctionnel,

* *professionnelle*, et tenant donc compte de toute forme de communication transculturelle requise par la pratique professionnelle de la traduction,

* *normative*, en ce qu'elle offrait au traducteur une indication sur la façon de choisir le meilleur moyen ou le moyen le plus sûr d'atteindre une finalité traductionnelle,

* *générale*, puisque la finalité du texte cible était considérée comme la référence principale de tout processus de traduction, une finalité possible étant la présentation d'un texte cible dont les effets communicationnels correspondent à ceux du texte source, et enfin

* *spécialisée*, dans la mesure où elle attribuait au traducteur le prestige de l'expert dans le domaine, compétent dans la prise de décisions adéquates à la finalité et responsable de ses décisions par rapport aux partenaires.

Bref, ce modèle semblait trop beau pour être vrai. Quels en étaient donc les défauts ? Nous-même avons été formée par des professeurs tels que Katharina Reiss et notre opinion est donc en partie la leur. Nous constatons pourtant deux limites, interdépendantes, au modèle du *skopos* tel qu'il est présenté ici. L'une se réfère à la notion de spécificité culturelle des modèles traductionnels ; l'autre est liée à la relation entre le traducteur et l'auteur du texte source.

Tout comme les partisans de l'équivalence, les tenants de la théorie du *skopos* prétendent offrir un modèle général, ou universel, de la traduction (voir à cet égard le titre de l'ouvrage de Reiss et Vermeer de 1984). Bien que Vermeer admette la possibilité d'une relation de « cohérence intertextuelle » ou de fidélité entre les textes source et cible, la contrainte de fidélité est subordonnée à la règle du *skopos*. Or, comme nous l'avons déjà constaté, l'idée fondamentale de la théorie du *skopos* pourrait s'exprimer ainsi : « la finalité traductionnelle justifie les procédures de traduction ». Une telle affirmation est certes acceptable quand la finalité de traduction s'aligne sur les intentions communicationnelles de l'auteur du texte source. Mais qu'en est-il d'une situation où la consigne de traduction exige un texte traduit dont les

buts communicationnels sont contraires à l'opinion ou à l'intention de l'auteur, voire incompatibles avec elle ? Dans un tel cas, la règle du *skopos* pourrait à juste titre être interprétée comme « la fin justifie les moyens » et il n'y aurait aucune restriction quant aux résultats possibles.

Cette absence de restriction pourrait se justifier dans une théorie générale, puisqu'on pourrait toujours argumenter qu'une théorie ne doit pas forcément être directement applicable. Cependant, la formation des traducteurs, comme la traduction elle-même, ne s'effectue pas dans un environnement général ni dans un vide culturel. Les apprentis traducteurs sont formés dans une communauté culturelle (ou peut-être deux) à un moment donné de l'histoire. Toute application d'une théorie générale à la formation des traducteurs doit tenir compte de l'environnement.

Si nous observons l'histoire de la traduction et des traductions, nous constatons que les conceptions de ce qu'est, ou de ce que devrait être, une bonne traduction ont varié selon les époques et les lieux. Elles varient parfois aussi selon le type de texte ou dépendent de l'amour-propre de la culture de réception par rapport à la culture source (Bassnett-McGuire 1991 : 39 *sqq.*). Conformément aux principales idées reçues au sujet de la traduction, le lecteur peut s'attendre, par exemple, à ce que le texte cible fasse état, de manière précise, de l'opinion de l'auteur ; dans d'autres cultures, on souhaite peut-être que le texte cible soit une reproduction fidèle des caractéristiques formelles du texte source ; d'autres encore privilégient des traductions archaïsantes ou celles qui, sans être des reproductions fidèles, sont des textes compréhensibles et lisibles, comme les « belles infidèles ». Le traducteur doit tenir compte de ces attentes sans toutefois se sentir toujours obligé de faire exactement ce que le lecteur attend de lui. Il a pourtant la responsabilité morale de ne pas tromper son lecteur (voir Nord 1991 : 94 *sqq.*). Naturellement, il peut s'avérer difficile de savoir exactement ce que le lecteur attend d'une traduction, puisqu'il s'agit d'un domaine où les recherches empiriques approfondies font cruellement défaut. En attendant, le traducteur doit se fier aux conjectures et aux réactions de ses clients et de ses lecteurs, aussi peu fréquentes soient-elles.

Pour nous, cette responsabilité du traducteur envers ses partenaires dans l'interaction traductionnelle est désignée par la notion de *loyauté*. Cette loyauté engage le traducteur tant envers la situation source qu'envers la situation cible. Il ne faut pas confondre la notion de *loyauté* avec celles de *fidélité* ou d'*exactitude*, notions qui se réfèrent généralement à la relation entre les *textes* source et cible. La loyauté, en revanche, désigne une catégorie interpersonnelle qui renvoie à un lien social entre des *personnes*.

Dans le modèle général, la loyauté constitue ainsi une case vide qui, dans le contexte d'une tâche de traduction déterminée, est remplie par les contraintes liées aux concepts traductionnels propres aux cultures concernées. Prenons à titre d'exemple une culture cible qui attend d'une traduction qu'elle

soit une reproduction littérale du texte source ; dans un tel cas, le traducteur ne peut traduire de façon non-littérale sans expliquer à ses lecteurs ce qu'il fait et pourquoi. C'est au traducteur de jouer le rôle de médiateur entre les deux cultures ; la médiation ne peut donc s'effectuer en imposant ses notions culturelles propres à des membres d'une autre communauté culturelle.

En introduisant ce principe de loyauté dans le modèle fonctionnaliste, nous espérons aussi résoudre le deuxième problème que semble poser le fonctionnalisme radical, soit la relation entre l'auteur du texte source et le traducteur. N'étant que rarement des experts en traduction, les auteurs tiennent normalement à une reproduction fidèle des structures de surface du texte source. Ils ne consentent aux modifications ou aux adaptations nécessaires pour rendre un texte fonctionnellement adéquat dans la culture cible que s'ils se fient à la loyauté du traducteur. Cette confiance vient naturellement renforcer le prestige social du traducteur, en tant que partenaire responsable et fiable.

Dans ce contexte, la loyauté implique que la finalité du texte cible soit compatible avec les intentions de l'auteur du texte source. Cette compatibilité se manifeste aisément lorsque les intentions de l'émetteur sont facilement identifiables à partir de la situation communicationnelle dans laquelle fonctionne le texte source, comme pour les modes d'emploi ou les messages publicitaires. Dans ces cas, on peut parler d'intentions « conventionnelles » liées à certains types de textes. Dans d'autres cas, c'est l'analyse des facteurs extratextuels tels que l'auteur, l'époque, le lieu, le support, qui pourra éclairer ce qu'ont pu être les intentions de l'auteur (voir Nord [1988] 1991 : 47 *sqq.*). Il peut toutefois s'avérer difficile de cerner les intentions de l'émetteur lorsqu'il n'existe pas suffisamment d'informations au sujet de la situation d'origine (comme pour les textes anciens) ou quand la situation du texte source est si différente de celle du texte cible qu'il n'y a aucun moyen d'établir un lien direct entre l'auteur du premier et le lecteur du deuxième. Parfois, une analyse approfondie des marqueurs textuels de fonction peut aider le traducteur à découvrir les intentions communicationnelles qui ont pu motiver l'auteur.

Ainsi, le principe de loyauté ajoute deux qualités importantes à l'approche fonctionnaliste. Puisqu'il oblige le traducteur à tenir compte de la différence entre les conceptions culturelles de la traduction propres aux deux cultures concernées, il fait alors de la théorie du *skopos* un modèle anti-universaliste ; du fait qu'il encourage le traducteur à respecter les intentions communicationnelles individuelles de l'émetteur, dans la mesure où celles-ci peuvent être identifiées, il diminue aussi la nature prescriptive du fonctionnalisme radical.

Notre version de l'approche fonctionnaliste tient alors sur deux piliers : la fonctionnalité et la loyauté (voir Nord [1988] 1991 : 28 *sqq.* et 1993 : 17 *sqq.*). C'est précisément la combinaison des deux principes qui importe, même si, dans certains cas, ils peuvent sembler en contradiction l'un avec l'autre. La fonctionnalité renvoie aux facteurs qui font fonctionner un texte cible

de la façon voulue dans la situation cible. La loyauté renvoie à la relation interpersonnelle entre le traducteur, l'émetteur du texte source, les destinataires cibles et l'initiateur. La loyauté impose une limite quant aux finalités possibles du texte cible par rapport à un texte source, tout en créant le besoin de négocier la consigne de traduction entre le traducteur et le client. Tâchons de voir comment ces principes se traduisent dans la pratique :

Exemple : dans son ouvrage, *En Cuba*, écrit après une première visite à Cuba depuis la révolution de 1959, le prêtre nicaraguayen, Ernesto Cardenal, donne une vision politique subjective de la société cubaine. Il exprime son enthousiasme pour les changements effectués par le gouvernement de Fidel Castro et ne prétend aucunement rester objectif, ce qui ne manquera pas d'avoir un effet sur le lecteur, même si celui-ci ne partage pas l'opinion du père Cardenal. La traduction allemande, publiée en 1972 (*In Kuba. Bericht einer Reise*) donne pourtant l'impression d'un reportage plutôt objectif et modéré du voyage de l'auteur, avec des rappels constants aux lecteurs que tout ce qui brille n'est pas or. Le lecteur allemand croit alors que l'auteur a adopté une position critique à l'égard du régime de Castro, sans jamais se rendre compte du fossé qui sépare cette conclusion de l'intention originale de l'auteur. Le lecteur allemand s'attend à ce qu'une traduction publiée sous le nom de l'auteur du texte source soit en effet une représentation exacte de l'opinion de cet auteur. Parallèlement, l'auteur s'attend probablement à ce qu'une traduction reproduise son point de vue. Ainsi, l'auteur et le lecteur sont tous deux trompés, bien que du point de vue de l'éditeur le texte traduit ait pu être fonctionnel, puisqu'au début des années 70, il est bien possible qu'il n'ait pas osé mettre le lecteur allemand en face d'un auteur « pro-communiste ». Le traducteur aurait dû exposer la situation à l'initiateur ou peut-être refuser de traduire le texte pour des raisons déontologiques.

Dans le cadre de notre approche fondée sur la fonctionnalité et la loyauté, une traduction instrumentale n'est possible que dans les cas où l'intention de l'émetteur ne vise pas exclusivement les récepteurs en culture source, mais peut également s'adresser aux lecteurs en langue cible. Cela aurait pu être le cas pour l'ouvrage d'Ernesto Cardenal, si l'initiateur n'avait pas choisi de privilégier des considérations commerciales. Dans les autres cas, la traduction devrait être documentaire et informer le lecteur de la situation du texte source, peut-être en quelques lignes introductives, indiquant ainsi aux destinataires qu'il s'agit d'un texte traduit.

La loyauté peut aussi exiger l'adaptation de certaines unités de traduction même quand l'auteur souhaite qu'elles restent inchangées, comme dans le cas suivant :

Exemple : dans une monographie sur la philosophie de l'éducation, l'auteur espagnol qualifie le point de vue d'un confrère comme étant *para vomitar* (littéralement, « à faire vomir »). La traductrice allemande a décidé

de ne pas demander la permission de l'auteur pour adapter cette expression aux conventions allemandes de ce genre d'ouvrages ; elle a tout simplement traduit cette expression par une expression en allemand qui veut dire « presque intolérable », ce qui lui semblait se rapprocher le plus de l'effet émotionnel original sans porter préjudice à la crédibilité de l'auteur en tant que chercheur sérieux. Si elle lui avait demandé permission, il aurait sans doute insisté sur une traduction littérale comme il l'avait déjà fait à d'autres reprises. Dans sa propre langue et culture, l'auteur est responsable de l'effet créé ; il est possible que sa réputation lui confère une certaine latitude dans son propre pays. Mais, dans la culture cible, il incombait à la traductrice de veiller à ce que le livre soit adéquatement reçu ; pour ce faire, il lui a fallu prendre en compte les attentes de la culture cible.

Le modèle de « fonctionnalité et loyauté » apporte également une réponse aux détracteurs qui affirment que l'approche fonctionnaliste laisse au traducteur le loisir de faire ce qu'il veut avec chaque texte source, ou pire encore, d'en faire ce que veut le client. Le principe de loyauté tient compte des intérêts légitimes des trois participants : l'initiateur (qui veut un certain type de traduction), le récepteur cible (qui est en droit d'attendre une certaine relation entre les textes source et cible), l'auteur du texte source (qui est en droit d'exiger qu'on respecte ses intentions et s'attend donc à un certain rapport entre le texte source qu'il a produit et la traduction de ce texte). S'il doit exister un conflit entre les intérêts des trois partenaires du traducteur, c'est ce dernier qui doit jouer le rôle de médiateur et, si nécessaire, chercher la coopération de toutes les parties.